

Marcel Mauss (1900)

“ Les tribus de l’Australie centrale”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Marcel Mauss (1900)

“ Les tribus de l’Australie centrale ”

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Marcel Mauss (1900), « *Les tribus de l’Australie centrale*. » Extrait de la revue *Année sociologique*, 3, 1900, pp. 205 à 215. Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 2. Représentations collectives et diversité des civilisations* (pp. 403 à 412). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 740 pages. Collection: Le sens commun

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition du 9 octobre 2002
réalisée à Chicoutimi, Québec.



“ Les tribus de l’Australie centrale ”

par Marcel Mauss (1900)

Marcel Mauss (1900), « Les tribus de l’Australie centrale. » Extrait de la revue *Année sociologique*, 3, 1900, pp. 205 à 215. Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 2. Représentations collectives et diversité des civilisations* (pp. 403 à 412). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 740 pages. Collection: Le sens commun

Voici un des livres les plus importants d'ethnographie et de sociologie descriptive que nous connaissions ¹. Il contient une masse énorme de faits. Ces faits sont infiniment précieux. D'abord les tribus du centre de l'Australie sont, elles aussi, déjà atteintes par la civilisation. Il fallait se dépêcher d'enregistrer les observations sociologiques nécessaires. Le livre de MM. Spencer et Gillen est certainement le premier document complet sur la matière, il risque d'être le dernier suffisamment authentique. Ensuite, ces faits sont, on le verra, tout à fait remarquables, sinon inattendus, en tout cas tellement nouveaux qu'ils obligent à modifier un bon nombre de théories d'ordinaire reçues. - Enfin, les auteurs étaient des plus compétents. L'un connaissait depuis long-

¹ B. Spencer et F. Gillen, *The Native Tribes of Central Australia*. London, 1899.

temps les indigènes dont il était le magistrat inspecteur. L'autre, biologiste autorisé, résida plusieurs années parmi eux. Tous deux connaissaient la langue de ces tribus. Tous deux ont été les témoins oculaires de ce qu'ils décrivent et *photographient*. Et, d'un autre côté, ils étaient au courant des récents travaux d'anthropologie religieuse. Ils ont été admirablement consciencieux et ont dû avoir à un haut degré le souci d'être complets. Ils y ont réussi, dans une très large mesure. Le tableau qu'ils nous présentent de l'organisation sociale et religieuse, est un des plus achevés que nous ait fournis l'anthropologie.

Les tribus observées occupent un vaste terrain, depuis le lac Eyre jusqu'au vingtième degré de latitude S. Ce sont les tribus Arunta, Luritcha, Kaitish, Warramunga, Ipirra, Iliaura. Il n'y a guère que les tribus Arunta, celles qui habitent dans les monts Macdonnell, que les auteurs étudient à fond, d'un point de vue religieux ; les autres, ils ne les étudient réellement qu'au point de vue de l'organisation sociale et familiale. Les faits que concerne cette partie du livre seront étudiés plus loin. Nous ne nous occupons ici que des faits exclusivement religieux.

La religion de ces tribus est, d'une façon générale, le totémisme. Individus et groupes sont réputés associés à une classe d'objets matériels considérés avec respect. - Or, un premier fait négatif, mais fort grave, peut se constater dans ces tribus : le totémisme y est indépendant de l'organisation familiale : il ne règle pas le mariage, et l'exogamie, rigoureuse, n'est déterminée que par le système des classes et sous-classes. Il ne dépend pas de consanguinité : et un enfant peut naître dans un autre groupe (on ne peut plus dire clan) totémique que celui de sa mère. En d'autres termes, suivant les expressions de MM. Spencer et Gillen, expressions qui semblent maintenant avoir fait fortune, le totémisme de ces tribus n'aurait pas de « côté social », il n'aurait qu'une fonction religieuse. MM. Spencer et Gillen croient qu'il y a là un fait d'origine, et que le côté social du totémisme, la réglementation par le totémisme des relations familiales et sociales, dans les autres tribus de l'Est Australien, est un fait postérieur, comme d'ailleurs le système de classe lui-même. Car ils trouvent, dans bon nombre des traditions mythiques des Arunta, les traces d'une époque où l'endogamie de classe et de totem était une règle.

En tout cas, il reste ce fait : le groupe totémique, chez les Arunta, est une association religieuse, il n'est pas un groupe domestique. On appartient, en effet, à tel ou tel groupe totémique, pour des raisons exclusivement religieuses, ou pour mieux dire magiques : l'enfant ne naît pas dans le totem de la mère ; il naît dans le totem de l'esprit qu'il est censé incarner. A la naissance on détermine quel est l'esprit totémique, l'ancêtre (à la fois homme, animal, dieu) de *l'alcheringa* qui a repris corps dans l'enfant. Cet ancêtre est censé

résider dans certains lieux, où il s'est évanoui autrefois, où l'on trouve encore des parties de son corps. La femme qui vient d'accoucher indique l'endroit où elle croit avoir conçu, et l'enfant porte le nom et le totem de l'ancêtre ressuscité ; il est cet ancêtre lui-même. Ainsi une femme Emeu croit concevoir près d'un arbre *nanja* où réside un esprit totémique, celui de la chrysalide ; l'enfant est du groupe de la chrysalide. Il devient l'associé de toutes les chrysalides, hommes et bêtes : il est identique à elles, a les mêmes vertus religieuses qu'elles, a les pouvoirs, les droits et les devoirs que lui donne sa nature. Il traite toutes les chrysalides « comme il se traiterait lui-même ». Aussi ne mange-t-il pas d'ordinaire de son totem, quoique la chose ne lui soit pas absolument interdite : il n'en mange que rarement. Et d'autre part, c'est lui qui a le droit d'en manger le premier. Et c'est lui seul qui peut agir sur les choses de son totem. Seuls, les membres du groupe totémique peuvent remplir les fonctions de ce groupe.

Quelles sont ces fonctions ? C'est essentiellement l'accomplissement des cérémonies dites de *l'intichiuma*, cérémonies annuelles du groupe totémique. Celles-ci ont un objet précis : « assurer la prospérité de l'animal ou de la plante » (ou de l'objet, ajouterons nous, eau, soleil, etc.), « qui donne son nom au totem ». Semblables à celles que nous connaissons déjà, chez les Dieyries, chez les Kurnai, elles sont avant tout des cérémonies de magie sympathique. Prenons un exemple simple. Le groupe de l'émeu est chargé de faire prospérer les émeus, oiseaux dont les oeufs et la chair sont une nourriture très importante du reste de la tribu. Sur un espace plan, le chef du groupe, ses deux fils s'ouvrent les veines ; sur le sang coagulé on représente conventionnellement les diverses parties du corps de l'émeu, ses oeufs. On figure, en quelque sorte, et pour interpréter les renseignements des auteurs, l'émeu en soi. On fait ensuite, à l'aide d'objets sacrés, tirés des trésors du groupe, trois ornements de tête, qui représentent le long cou de l'émeu, et que portent trois hommes du groupe. Ceux-ci, par leurs sauts, imitent certains détails de la vie de l'émeu ; en même temps, les chants racontent l'histoire mythique de l'émeu. Le groupe de la chrysalide fait les gestes du papillon qui dépose les oeufs, imite la vie de la larve, celle de la chrysalide et de l'animal adulte, le tout dans un endroit totémique où sont encore les ancêtres mythiques, les oeufs mythiques, etc. Le groupe du kangourou fait de même à sa localité centrale *Undiara*, où se trouvent la queue du kangourou ancêtre et tous les objets sacrés et où l'on imite, auprès des rocs, des arbres où résident encore les grands ancêtres, la vie des premiers kangourous, et où on se met en contact avec leurs corps. En même temps, faisant couler le sang humain sur la saillie du roc, résidence des esprits des kangourous, on chasse les esprits des bêtes, et on les envoie s'incarner dans les kangourous femelles, tout comme les esprits des kangourous hommes ont pénétré le sein de leur mères. Car les naissances et la vie de

tout sont choses magiques et religieuses. Par des cérémonies du même genre, les autres groupes assurent la floraison de certaines fleurs à pollen sucré, la poussée d'une espèce de manne, la multiplication des fourmis à miel. Le groupe des grenouilles agit sur la pluie ; le groupe de l'eau agit sur l'eau, celui du soleil sur le soleil.

Mais si le caractère magique de ces cérémonies n'est pas un fait nouveau, nous avons à noter un fait d'une extrême importance. Elles se terminent par un véritable « sacrement totémique ». Ce rite précis, dont on avait jusqu'ici vainement cherché des exemples typiques, se trouve réalisé. A l'issue de chacune de ces cérémonies le totem, qui, d'ordinaire, est sacré (sic : *ekirinja*) pour les membres du groupe totémique, est mangé solennellement par ces derniers, auxquels les autres membres du groupe local apportent de cette nourriture. Non seulement ils ont le devoir d'en manger, mais encore ils doivent être les premiers à en manger, aptes quoi, seulement, les membres des autres groupes totémiques ont le droit d'en manger autant qu'ils veulent. MM. Spencer et Gillen pensent qu'il s'agit là d'un acte de communion et d'identification avec le totem ; ils pensent aussi qu'il s'agit de répéter les coutumes anciennes suivant lesquelles les ancêtres, au temps de *l'alcheringa*, tuaient et mangeaient librement leur totem. Nous verrons s'il n'y a pas une autre interprétation possible de ces faits.

Tout ceci concerne le totémisme proprement dit. Le reste des pratiques et croyances religieuses est en relations plus ou moins étroites avec celui-ci. Nous trouvons en premier lieu une série de pratiques qu'à première vue on pourrait considérer comme étant des cas de totémisme individuel (West d'ailleurs l'opinion des auteurs, et celle de M. Frazer), mais qui sont, selon nous, beaucoup plus complexes ; ce sont les rites concernant les *churinga*. Ceux-ci sont, en fait, des planchettes, ou des pierres plates, ou des objets de cette forme, portant ou non des dessins du totem de l'individu. Ils ont une grande valeur religieuse pour chaque individu, le représentent, représentent l'ancêtre qu'il incarne et qui aurait été leur ancien possesseur, ils sont en relation étroite avec le centre totémique où l'individu aurait été conçu, arbre ou roc, et sont réputés venir de ce centre où résident encore les âmes du groupe. - Tous les *churinga* sont collectionnés et rassemblés dans des lieux écartés dits *ertnatulunga*. Ces lieux sont sacrés et deviennent des lieux d'asile. Ils sont la propriété, non pas des groupes totémiques, mais des groupes locaux. Et, en cas de disparition d'un groupe local, c'est un groupe de la même classe qui en hérite. D'autre part, il arrive que, probablement pour renforcer la puissance magique d'un groupe, un groupe apparenté lui emprunte un certain nombre de *churingas*, auquel cas une série de cérémonies a lieu pour le prêt et la reddition. - Les *churingas* sont rigoureusement individuels. On en hérite

d'ailleurs ; c'est le fils ou le frère cadet qui en deviennent propriétaires et ils peuvent ainsi posséder des *churingas* d'autres totems que le leur. MM. Spencer et Gillen n'ont pas assez, croyons-nous, analysé et recherché les faits concernant les *churingas*; ils pensent assez souvent qu'il s'agit là d'une sorte de gage de vie, d'âme extérieure, et d'indication totémique. La chose est exacte, mais l'institution paraît plus complexe : *churinga* veut dire tout simplement sacré. C'est la chose sacrée individuelle. Ils sont supposés donner force, courage, habileté à viser ; ils rendent invisibles : ils sont un charme. Ils se rattachent aussi au centre totémique de la vie du groupe et à son passé mythique ; enfin, ils représentent plus que l'individu vivant, ils contiennent une parcelle d'esprit de toute la série d'ancêtres réincarnés. L'interprétation un peu simpliste que les auteurs donnent de ces faits doit être résolument combattue.

La deuxième grande série de faits religieux concerne les cérémonies de l'initiation. Fort importantes dans ces tribus, elles occupent une bonne partie de la vie du jeune homme depuis dix, douze ans, jusqu'à vingt-cinq et même trente. Notons d'abord deux faits négatifs sur lesquels MM. S. et G. appellent notre attention. En premier lieu le rite de l'extraction des incisives ne fait pas partie intégrante des pratiques d'initiation. Les auteurs vont même jusqu'à dire que le rite est devenu dans ces tribus un simple rite décoratif, qu'il a perdu le sens religieux que dans d'autres tribus il a gardé. Il nous semble que, au moins en ce qui concerne le groupe de l'eau, si la cérémonie n'est plus attachée aux rites de l'initiation, elle n'en est pas moins restée religieuse. Même il y a un trait qui se retrouve aussi dans la pratique du percement du nez et qui nous confirme dans cette vue : le jeune homme ou la jeune fille qui viennent de subir l'une de ces opérations jettent soit la dent, soit le poinçon de bois, dans la direction du centre totémique de la mère ; rite symbolique qui marque l'abandon du groupe maternel et que l'on fait partie désormais du groupe dont on est effectivement membre. Le second fait négatif est des plus importants, mais les auteurs ne l'observent pas assez : les cérémonies de l'initiation sont affaire du groupe local et tribal, et ne sont pas affaire du groupe totémique. Trois des cérémonies sur quatre se font sur place, par le groupe local ; une quatrième s'accomplit avec le concours de tous les groupes qui ont à initier des jeunes gens des différents totems. De telle sorte que nous ne pouvons pas dire, dans l'état actuel des choses, que, chez les Aruntas, la cérémonie d'initiation soit une cérémonie d'introduction de l'âme extérieure totémique. Nous devons dire simplement qu'elle consiste dans une série de rites, d'épreuves et d'actions physiques sur le jeune initié, ayant pour but de lui parfaire son âme, et d'en faire un guerrier pourvu de toutes les qualités religieuses requises par la conscience collective de la tribu. Il y a plus, MM. S. et G. ne remarquent pas un fait, selon nous, des plus importants, corrélatif du dernier : les

cérémonies sont surtout réglementées par le principe de la division en classe et sous-classes exogamiques, et par les relations de parenté. Les parrains de l'enfant sont ses pères et frères aînés (selon la nomenclature de ces tribus). Nous aurons à tirer plus loin des conséquences de ce fait.

L'initiation se divise en quatre cérémonies, le jeune homme passe par quatre phases religieuses et à la suite de chacune d'elles il reçoit un nouveau titre. - Dans la première, on commence à séparer le jeune homme du camp des femmes, et on le lance en l'air, « au ciel ». Après quoi le jeune homme devient un *ulpmerka*. - La seconde est la cérémonie de la circoncision. Dans un lieu disposé à cet effet, après une danse (à caractère mythique) des femmes (qui, sauf à certains moments, sont exclues de la cérémonie), on peint le jeune homme, et, après lui avoir donné le titre de *wurtja*, on le garde dans la brousse, le séparant de tout contact impur. Pendant plusieurs jours, on le fait assister caché ou découvert à certaines cérémonies, d'un caractère totémique, c'est-à-dire aux cérémonies du totem prédominant dans le groupe local (dans le cas décrit, le totem du kangourou). Puis on le confie à ceux qui seront les opérateurs. Ceux-ci lui expliquent divers secrets qu'il ne devra jamais révéler. A ce moment, on construit un instrument, un symbole totémique, le *nurtunja* ou le *waninga* que portaient déjà les grands ancêtres, qui les représente, et qu'on fait embrasser, à diverses reprises, et surtout avant l'opération, par le jeune homme. A diverses reprises, les hommes se jettent sur la tête du *wurtja*. Après d'autres cérémonies à sens plus ou moins précis, au milieu des cris des hommes, auprès d'un feu, au son des crécelles sacrées, on l'opère. C'est alors qu'on lui donne les principes religieux de la tribu. Le jeune homme devient alors *arakurta*. - La troisième est celle de la subincision, que l'on appelle d'ordinaire « le rite terrible ». Le jeune homme, dans l'intervalle des deux cérémonies, a été soumis à une série d'interdictions. A peu près équivalente de la circoncision, elle consiste aussi à montrer à l'initié certaines cérémonies ; on lui fait encore embrasser le symbole totémique ; on l'opère, après quoi on le ramène solennellement au camp. Il est devenu *ertwa kurka*, « homme ». - La quatrième cérémonie, celle de *l'engwura* est plus importante ; on y convoque un grand nombre de groupes de la tribu. Celle à laquelle les auteurs assistèrent dura près de trois mois. Les groupes apportèrent là tous leurs *churingas*, se divisèrent en deux camps suivant les classes. Quant aux cérémonies accomplies, dont le but était d'instruire le jeune initié, elles furent nettement totémiques, et dépendirent de celui sous la direction duquel elles étaient. Tous assistaient à toutes ; les acteurs étaient d'ordinaire, mais non nécessairement, des membres du totem dont on donnait la représentation. La plupart de ces cérémonies n'étaient que la figuration dramatique de l'histoire des ancêtres des différents groupes totémiques présents. Nous ne donnerons pas le détail de ces rites. Ils se passent tous sur un terrain sacré. Les chants racontent l'histoire

que le rite agit. Certains objets symboliques *nurtunja* et *waninga*, déjà utilisés lors de la circoncision représentent précisément les ancêtres totémiques, que l'on met ainsi en contact avec les jeunes initiés. Tous ces objets sont à peu près identiques pour toutes les cérémonies, mais on leur donne le sens que l'on veut. Des *nurtunja* de même forme incarnent, suivant que la cérémonie est celle de l'émeu ou du gazon, l'émeu ou le gazon. Dans d'autres cas, il y a bien figuration du totem ; ainsi les *nurtunjas* du groupe des grenouilles représentent assez bien des arbres ; ceux du groupe du soleil représentent assez bien le soleil. Après avoir été soumis à divers interdits, les jeunes gens passent enfin par les cérémonies finales, les épreuves dernières, à savoir par une série de passages au feu. Après quoi ils sont des hommes parfaits : *Urliara* [...].

Toutes ces cérémonies, tant celles de *l'intichiuma* que celles de l'initiation, sont, au fond, dominées par le mythe totémique. Toutes, elles ont pour but de figurer les actes mythiques des êtres totémiques antiques. Elles sont la mise en action des mythes, ou, pour parler comme nos auteurs, des traditions relatives aux ancêtres de *l'alcheringa*. MM. Spencer et Gillen nous relatent ces traditions dans deux chapitres fort importants. Ici, ils analysent les faits, non pas avec excès, mais en attribuant une valeur historique excessive aux traditions qu'ils rapportent. Ils distinguent trois phases dans ce passé fabuleux, l'une serait purement mythique, les deux autres correspondraient à des faits historiques. Les Aruntas s'imaginent que les êtres, à l'origine, étaient informes, n'étaient encore ni animaux ni hommes ; deux frères qui, après diverses aventures, montèrent au ciel, les transformèrent en divers animaux-ancêtres totems, être divers qui eurent une histoire fantômatique. C'est le rite de la circoncision qui rendit les être définis. - Mais les hommes-totems restaient encore *ulpmerka*, c'est-à-dire non initiés. Ce fut une compagnie d'êtres totémiques, quatre groupes du chat sauvage, qui, en introduisant le rite de la subincision, en voyageant ici et là, apprirent aux différents groupes totémiques à se transformer en hommes faits. Chemin faisant, ils eurent diverses aventures, puis s'évanouirent dans les endroits d'où partent encore les âmes de ce totem du chat sauvage. Les auteurs donnent une carte de ces migrations dont ils semblent penser qu'elles ont eu réellement lieu. - La troisième phase serait caractérisée par l'introduction du système de l'exogamie de classes. Celle-ci serait due à l'influence des gens du groupe de l'émeu : avant eux, ni la classe, ni le totem ne réglaient le mariage, et aucune règle juridique ou religieuse ne dominait la famille. - Le reste des traditions est relatif à chacun des totems. Elles consistent, en principe, en des thèmes très simples : les ancêtres parcourent le pays, laissant des traces de leur passage dans tous les centres totémiques ; les premiers groupes vont se nourrissant continuellement d'eux-mêmes et des objets de leur espèce ; ils portent les *nurtunjas*, les *churingas*, que gardent encore les tribus et les groupes locaux et totémiques, les

abandonnent ici, en montrent la fabrication là, etc. En somme, ces derniers mythes sont de simples mythes explicatifs des rites et des choses sacrées.

Les autres faits religieux que MM. S. et G. ont observés chez les Aruntas sont moins nouveaux, et peuvent être indiqués plus brièvement. Ils étudient les pratiques et croyances concernant le sang et les cheveux ; les interdictions alimentaires et leurs sanctions. Ils tâchent de retrouver, dans les légendes et les rites, des traces de cannibalisme, et n'y réussissent pas, à notre sens. Ils expliquent les croyances qui concernent une sorte de pays des fées, où résident des esprits purs, individuels, appelés *iruntarinia*, qui peuvent entrer en relation avec l'homme, en faire un magicien, lui indiquer le secret d'une cérémonie ; et qui peuvent aussi ravir son double, dit *arumburinga*. Ils décrivent et interprètent fort élégamment les coutumes funéraires et les pratiques du deuil. - Ils étudient fort soigneusement les usages concernant les sorciers et médecins et les diverses formes de magie.

Le chapitre concernant la vendetta à l'aide de la magie, et la sorte de *devotio* qui accompagne la vendetta réelle intéressera les sociologues criminalistes. Le chapitre concernant la civilisation matérielle et, surtout, la partie qui a trait aux dessins et à leurs sens, intéressera vivement ceux qui s'occupent de la théorie des représentations collectives.

On voit toute la richesse et l'importance de ce livre. Il est temps que nous fassions quelques réserves. - Quelle que soit son étendue, nous le voudrions plus complet. Il y a des points sur lesquels nous aurons encore à demander des renseignements aux auteurs, et qu'ils pourront probablement élucider. La mythologie est traitée d'une façon fort sommaire ; on ne trouve en dehors de ce chapitre que le mythe de l'origine du feu trouvé dans le corps d'un euro. L'espèce de division du monde suivant les totems et les êtres qui leur sont associés est un fait trop intéressant pour que nous ne demandions pas des informations complémentaires. Ensuite dans le même ordre d'idées, il eût été facile de nous donner au moins un récit complet, traduit de la langue arunta, des faits et gestes d'un groupe quelconque d'ancêtres de *l'alcheringa*. De même, des textes de prières avec traduction, par exemple un des chants des grandes cérémonies, pourraient être donnés et seraient des documents de première valeur.

D'autre part, il faut faire nos réserves sur l'interprétation de certains faits. Les auteurs, et, depuis, M. Frazer avec eux, semblent considérer le totémisme des Aruntas comme primitif. La chose demanderait à être amplement discutée. Certes, il reste de ces faits qu'il peut y avoir un totémisme indépendant de l'organisation de clan, qui est une véritable « confrérie » religieuse. Mais il est

fort possible que, chez les Aruntas, nous nous trouvions en présence d'un état secondaire et non primaire. MM. S. et G. montrent très heureusement que des changements peuvent s'introduire dans les coutumes, tout particulièrement lors des grandes cérémonies religieuses. Rien n'empêche donc de supposer que l'organisation totémique, s'accentuant de plus en plus sur le terrain religieux, aurait abandonné tout à fait le terrain familial, et aurait cessé de caractériser le clan. - De plus, MM. S. et G. opposent, avec exagération, selon nous, le système des classes et sous-classes au système des totems. Ils sont, sur ce point comme sur d'autres, induits en erreur par leur confiance en la valeur historique des traditions indigènes. La classe remplit en effet un rôle religieux fort important : elle domine toute l'initiation et des femmes et des garçons, pour les filles, la défloration est faite par un individu de leur sous-classe ; pour les garçons, leurs parrains sont membres de leur classe ; sur le terrain de l'initiation, la division en classes est constante. Et, quant à nous, le pieu sacré, figuration d'un ancêtre humain, enduit de sang, que l'on fait toucher à l'initié, est un reste d'un très ancien culte de la classe. - Attribuant toujours une valeur historique aux mythes que l'on raconte des ancêtres totems, les auteurs pensent que l'interdiction de tuer le totem et de s'en nourrir est récente, tout comme le système de classe. Il n'en est rien selon nous. Les ancêtres de chaque groupe sont réputés s'être nourris tout le temps de l'espèce totem, pour une raison très simple : le mythe de *l'alcheringa* correspond exactement, non pas à la vie ordinaire des ancêtres, mais à la vie rituelle des vivants ; et alors, comme les vivants, aujourd'hui, mangent le totem lors des jours de fête, les ancêtres quasi divins doivent l'avoir mangé toujours. - Enfin, à propos des « sacrements totémiques », on peut n'être pas de l'avis de MM. S. et G. Le côté communial et mystique n'est pas le seul dans ce rite. Il s'agit en effet, pour les groupes totémiques, de s'identifier magiquement avec le totem. Mais il y a un autre côté de ce rite que les auteurs n'ont pas mis en lumière. Les membres du totem doivent manger de leur totem parce que, sans cela, les autres indigènes des autres groupes n'en pourraient manger. Pour employer la terminologie que nous voudrions faire admettre : ils se sacralisent et, en même temps, désacralisent pour les autres l'espèce totémique. - Mais ceci nous conduit à une vue importante sur l'ensemble de ces faits - très probablement, à la base de tous ces cultes et de toutes ces croyances, il y a, non pas la notion étroite et trop restreinte du totem, mais la notion du sacré et de l'action magique et religieuse.

Fin de l'article.